

### **Ecrivain maudit**

Sélectionné pour le Prix Renaudot, Boris Schreiber se veut écrivain maudit. Il a confié ses tourments à Jacqueline Baron.

Comment peut-on avoir l'amour, l'argent, la santé et souffrir mille morts ? En se prenant pour un écrivain maudit qui crie sa douleur, son indignation et son mépris à longueur de lignes. Mais voilà que, racontant son enfance d'émigré ballotté mais chéri de sa mère qui le voyait célèbre et triomphant, il bouleverse le public et la critique. Il faut que Boris Schreiber se résigne : son « Lait de la nuit » plaît. Cesserait-il de pleurer s'il recevait le Renaudot pour lequel il est sélectionné ? Voire. Il ne serait plus alors un écrivain maudit.

Le titre poétique du livre « Le Lait de la nuit » est synonyme pour le romancier de soleil et de joie tout d'abord pour le petit garçon de 6 ans, puis devient symbole de crainte. L'adulte d'aujourd'hui, qui se revoit enfant à Anvers puis en Russie, a-t-il eu des difficultés à écrire ce livre ? Il le porte en lui depuis des années à un point tel que, dès l'âge de 15 ans, le très alerte sexagénaire a tenté de faire renaître les péripéties du voyage qu'il fait à Riga avec sa mère et où il retrouve sa famille qui vit dans le dénuement. Il n'y pas réussi. Il s'y est repris maintes fois sans résultat.

- *Il a fallu que je me retrouve seul pour pouvoir exprimer le passé. Le paradoxe est le suivant : le livre aurait dû être facile, il a été difficile pour deux raisons : j'arrachai de moi, le terreau de mes impressions d'enfant, j'ai dû fouiller, gratter jusqu'au sang. Ensuite il a fallu m'exprimer par l'écriture.*

Boris Schreiber néglige totalement l'Histoire. A peine fait-il allusion, en trois lignes, à la fuite de Kerenski, déguisé en femme et protégé par des femmes. Il nous fait pourtant découvrir, pour la première fois dans un roman, la situation si particulière des Russes immigrés qui travaillaient pour le gouvernement soviétique.

- *C'était une situation très spéciale. Les Russes intellectuels ont fui la Révolution jusqu'en 1932. Le gouvernement soviétique leur demandait s'ils voulaient travailler pour lui. Dans les consulats, par exemple, ils étaient très bien payés. Ils pouvaient avoir un poste très important. Mais on les mettait à la porte du jour au lendemain si quelque chose n'allait pas. C'était une pure question d'intrigue. C'est ce qui est arrivé à mon père. Nous nous sommes retrouvés sans rien brutalement.*

Le petit Boris Schreiber est devenu un grand écrivain. Sa mère lui répétait inlassablement : « Tu seras célèbre. »

### **Tristes jours en Lettonie**

C'est après le licenciement de son père qu'il entreprend avec sa mère ce long voyage vers Riga, où il a les mains gelées, souffre de la faim et parvient dans sa famille maternelle qui ne manque pas de charme. Sa tante fait vivre tout le monde en donnant des leçons de musique, la grand-mère est si jalouse du grand-père qu'elle le suit partout jusque devant la porte d'un lieu où l'on va généralement seul et l'attend là. On n'invente pas de telles choses. Pourtant Schreiber considère que pour construire la vérité, même le mensonge peut servir.

- *Je me suis attaché à rendre la vérité de l'ambiance. Les scènes qui se passaient à table, je les ai dans ma tête. L'ambiance sort des événements comme la brume sort de l'étang. Si on respecte les événements à la lettre, il n'y a pas d'ambiance. J'ai donc été amené à outrer l'événement ou à l'inventer. L'ambiance était alors la vraie ambiance.*

Boris et sa mère

C'est à Riga, capitale de la Lettonie, que Schreiber a passé son enfance.

On ne s'y trompe pas. C'est sa vie qu'il raconte. Alors quelle différence entre le roman et l'autobiographie ? Selon Boris Schreiber, elle est très simple, l'autobiographie s'appuie sur des dates. Le romancier, lui, doit lutter avec le temps. Il y a dans « Le Lait de la nuit » (Editions François Bourin) le passé, la mère de l'auteur, et son aujourd'hui, ce qui nécessite des ruses d'écriture. Le vrai sujet du livre est sans doute le rapport du petit garçon avec sa mère (il avait parlé de son père dans « La Traversée du dimanche » parue chez Luneau Ascot). C'est à ce titre qu'il est l'invité de Bernard Pivot à Apostrophes aux côtés de Michèle Manceaux et de Claude Sarraute. Le thème de l'émission est la famille.

La religion ne joue pas un grand rôle dans la vie des Schreiber et pourtant l'enfant plaisante avec sa mère des bons résultats qu'il obtient en instruction religieuse.

- *Je suis intéressé par Dieu, mais pas par la religion. Ma mère était convertie et ne savait pas qu'elle était juive.*

Sa mère l'avait vu premier partout, célèbre et cela ne s'était pas réalisé. Le père, lui, avait émigré de ville en ville, perdu sa fortune, chaque fois l'avait refaite. Il arrivait donc au Boris adulte, dans Paris où la famille s'était installée, de traverser la rue pour éviter son père. Il avait honte de ce qu'il était.

- *S'il revenait sur Terre, je ne le ferais plus. Mon chagrin, du fait qu'il est mort, effacerait tout le reste.*

Passant souvent du petit garçon à l'homme d'aujourd'hui, l'auteur nous confie :

- *J'ai beau dire, mais l'indifférence d'autrui me harasse.*

On ne peut s'empêcher de lui demander si lui n'est pas indifférent à autrui. Sa réponse tient de la mathématique :

- *Je n'ai pas d'indifférence pour autrui. Si autrui me démolit, c'est la preuve qu'il m'atteint. J'ai pitié d'autrui, cela me démolit. Je sais lire la panique dans les yeux. J'ai aussi des moments de rage, de fureur contre autrui. « Il y a plus d'amour dans ma haine que dans toutes vos amours réunies. » Je l'ai écrit dans un livre.*

Ecrivain, il souhaite « nous clouer avec ce qui le troue ». Il pense y être parvenu quelquefois. Ceux qui aiment ses livres, les aiment en profondeur. Sur d'autres, ils n'agissent pas du tout.

Une grave question se pose. Peut-on être écrivain et avoir de l'argent ? C'est généralement mal vu. Alors pourquoi ne pas le distribuer ?

- *Non, ce serait ridicule. Cela ne désarmerait pas les gens. On dirait que je me suis payé un geste. Mais j'en donne, j'ai dépanné pas mal de gens. J'aime mieux être détesté par les gens que de dépendre d'eux.*

Finalement, Boris Schreiber n'est pas si Russe que cela. Il l'avoue, sa seule patrie, c'est la langue française.

Le secret de Schreiber, c'est sa mère, celle qui lui répétait inlassablement : « Tu seras célèbre. » Cela lui a donné un sentiment de supériorité, même si la célébrité n'est pas encore venue. Il a cru aveuglément cette pythie tendre, jusqu'à la pleine maturité. Il lui demandait des éclaircissements sur ses prophéties. Elle l'éclairait de moins en moins. Le fils en devenait amer. Mais il ne lui en voulut jamais.

Pas de descendance

Celui qui dit aujourd'hui : « Je dois tout à mes parents », grandira-t-il jamais ? C'est la raison pour laquelle il n'a pas d'enfant. Il ne veut pas d'atteinte à sa liberté. Son père lui aurait souhaité une descendance. Par égoïsme, le fils s'y est refusé.

- *Il voulait ma réussite, peut-être un riche mariage. Je ne leur ai rien donné.*

Et s'il se trompait ? Si « Le Lait de la nuit » séduisait les foules ? Connaissant Boris Schreiber, il me vient à l'idée qu'il souffrirait sans doute de n'être plus maudit. Un ami ne lui a-t-il pas dit : « C'est bon d'être maudit à condition que tout le monde le sache. »

Lui arrive-t-il de lire les autres écrivains et de les apprécier ? La question est immense. Les morts, d'Eschyle à Kafka en passant par Flaubert et Cervantès, lui agréent. Parmi les vivants, peu de monde. Ils n'ont pas la soif d'immensité qui inclut l'infime et l'infini. Il y a des écrivains honorables et puis un grand type, Malcom Lowry, Italo Svevo et Garcia Márquez.

L'écrivain vous charme, l'homme vous irrite ? Jugez vous-même le 11 août, à Apostrophes.

Jacqueline Baron